

L'EXPOSITION ARAGON et l'art moderne
du 14 avril au 19 septembre 2010
à L'Adresse (Musée de La Poste, Paris)

DES ANNÉES 20 À LA PEINTURE AU DÉFI (1930) : CUBISME, DADAÏSME, SURRÉALISME

Le salon des Indépendants de 1913, où exposent Delaunay, Léger, Chagall... fait une vive impression sur le jeune Aragon. Il s'en souvient encore quand, quelques années plus tard, il entame le dialogue avec les arts plastiques. Pour lui, la rencontre avec des peintres majeurs – découverts grâce à Apollinaire et à Reverdy – marque une étape importante de sa propre vue des choses.

Après un bref passage par le mouvement Dada, qu'ils rejoignent en décembre 1920, Aragon, Breton et Soupault fondent en 1924 le surréalisme qui pour eux est « une transformation intellectuelle de Dada ». A ce mouvement littéraire et artistique – mettant l'inconscient au coeur de toute création – adhèrent les dadaïstes Ernst, Arp, Man Ray, et d'autres artistes comme Masson, Miró, Tanguy, Roy, Savitry, Malkine, Giacometti... Si Aragon écrit alors sur ses amis surréalistes, ou proches du surréalisme : De Chirico, Klee – dont il préface la première exposition à Paris – ou les deux anciens dadaïstes Duchamp et Picabia, c'est en 1930, qu'il publie *La Peinture au défi*. Avec une grande finesse, Aragon analyse la découverte fondamentale de Braque et de Picasso : les papiers collés. « De là, comme l'explique Pierre Daix, il passe aux collages-rencontres de Ernst (...) et prend acte de la transformation de l'image et du changement de statut de la peinture. (...). Aragon détecte ce qu'il y a de plus révolutionnaire chez Dalí ou Tanguy et écrit sur les Miró d'alors ce qu'on ne saura voir de leur modernité qu'au cours du dernier quart du XX^e siècle ».

DE 1930 À 1952 : LES RÉALISMES SOCIALISTES FRANÇAIS ET SOVIÉTIQUE

Dans les années 30, si Aragon écrit sur Heartfield en 1935 et Signac en 1938, ses textes sur l'art portent essentiellement sur une question qui depuis toujours le préoccupe : le réalisme. Cette notion évolue en réalisme socialiste avec le Congrès des écrivains soviétiques de 1934, auquel Aragon participe avec Malraux. Le réalisme socialiste soviétique qui veut exiger de l'artiste « une représentation juste, historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire, et a une double finalité, idéologique et éducative », se développe en France sous l'impulsion du Parti communiste. En 1936, paraît *La Querelle du réalisme*. Les déclarations des artistes mettent en lumière les tensions et les contradictions d'un projet d'inspiration politique.

Dans les années 40, Aragon publie son premier article sur Matisse, puis préface les expositions de Lefranc et de Picasso. Il se fait aussi le promoteur d'artistes réalistes comme Lorjou, Taslitzky, Fougeron... et d'autres au réalisme fort peu académique tels Gromaire et Grüber. En 1952, il publie dans *Les Lettres françaises* des réflexions, aujourd'hui fort datées, sur l'art soviétique, dans le droit fil de l'idéologie jdanovienne.

Aragon réaffirmera jusqu'à la fin de sa vie son attachement à l'art réaliste qui correspond, dit-il, à sa conception générale du monde.

DE 1953 À SA MORT : LES ANCIENS AMIS ET LA DÉCOUVERTE DE NOUVEAUX ARTISTES

Aragon poursuit son combat politique, ses activités éditoriales et journalistiques. Il écrit des romans, des préfaces et des textes sur l'art, qu'il publie essentiellement dans Les Lettres françaises. En 1954, paraissent les Entretiens de Dresde avec Cocteau et une longue étude sur Picasso ; il écrit sur Léger en 1955, sur Chagall en 1958 et sur Malkine en 1966. Dans les années 60 et 70, il « accompagne poétiquement » ses vieux amis : Léger, Masson, Klee, Chagall, Picasso, il rend simultanément hommage au peintre primitif géorgien Pirosmiani et donne à découvrir les artistes tchèques Hoffmeister et Kolár. Il prête aussi la plus grande attention « aux inconnus d'hier » : Boltanski, Fassianos, Le Yaouanc, Titus-Carmel, Moninot... En 1965, il publie Collages dans lequel il reprend La Peinture au défi et met un point final à son étude sur Matisse en 1970. En 1981, les éditions Flammarion publient une sélection de ses Ecrits sur l'art moderne.

Aragon vivra au chevet de l'art jusqu'à sa mort. Pour autant, il n'est pas un critique d'art – mot qu'il détestait par-dessus tout. « Et naturellement, écrira-t-il à propos de Boltanski, n'étant pas plus critique d'art que peintre, je tiens tout cela pour du roman, pour une technique nouvelle du roman sur laquelle il me faudrait deux cents pages au moins pour m'expliquer, pour faire le roman de ce roman-là ».